Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1979)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE

JAMES BARR, *Fundamentalism*, London, SCM Press, 1977, 379 p.

Sciences bibliques

James Barr, qui enseigne depuis quelque temps à l'Université d'Oxford, s'est rendu célèbre, bien au-delà du monde des spécialistes, par ses travaux relatifs à la Bible et à sa compréhension aujourd'hui. Son premier ouvrage *The Semantics of Biblical Language* (Oxford, 1961, traduit en 1971: *Sémantique du langage biblique*, Paris, Aubier) a fait sensation parmi les biblistes, puisque son auteur n'a pas craint de s'attaquer à certains présupposés d'un des monstres sacrés de la science biblique de notre temps, le *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, patronné par G. Kittel, puis G. Friedrich. A plusieurs reprises, J. Barr a été ainsi à contre-courant des idées reçues et ses réflexions, par exemple dans *Old and New in Interpretation* (London, 1966) à propos de la comparaison devenue trop classique entre Athènes et Jérusalem, de la relation entre l'histoire et la révélation biblique ou encore de la distinction entre la typologie, qui serait légitime, et l'allégorie qui, elle, devrait être condamnée, constituent d'utiles mises en garde et ont obligé les théologiens à revenir sur des questions qui semblaient résolues. Aujourd'hui, le professeur d'Oxford aborde un sujet qui lui tient à cœur depuis longtemps, le *fondamentalisme*, dont il fait un examen sévère, mais qui ne veut pas être une caricature, et dont il essaie de dire l'origine, les caractéristiques et les résultats; il s'agit pour lui de situer un mouvement religieux qui s'est particulièrement développé dans le protestantisme anglo-saxon, en réaction contre le modernisme et notamment l'étude critique des textes bibliques, et dont le nom provient d'une série de traités qui furent publiés aux Etats-Unis entre 1910 et 1915 et qui avaient pour titre: *The Fundamentals*. Il ne peut être question de résumer ici cet ouvrage abondant et touffu et pourtant bien des remarques de J. Barr devraient être signalées à cause de leur pertinence; je me bornerai à noter un ou deux points. — En premier lieu l'auteur souligne que le fondamentalisme n'est pas constamment littéraliste, c'est-à-dire lié à la lettre de la Bible, comme on le pense généralement; son souci majeur est d'affirmer et de défendre *l'inerrance* de l'Ecriture, ce qui l'oblige à harmoniser les déclarations bibliques qui peuvent paraître contradictoires. La Bible est en effet — elle-même le proclame péremptoirement, selon les fondamentalistes — l'œuvre de Dieu et elle ne peut contenir la moindre erreur dans quelque domaine que ce soit; admettre le contraire serait ruiner son autorité (chap. 3). — Un autre trait de ce mouvement religieux est son *conservatisme*, religieux d'abord et tout particulièrement théologique, mais qui s'accompagne assez naturellement d'un conservatisme politique et social (chap. 4). Les fondamentalistes se considèrent d'ailleurs eux-mêmes comme « des conservateurs évangéliques » par opposition aux chrétiens de façade ou encore libéraux. Ils s'en tiennent à des perspectives anciennes et désuètes sans comprendre que le monde et la culture d'aujourd'hui ne sont plus ce qu'ils étaient à la fin du siècle dernier, et leurs écrits sont marqués, au niveau philosophique, et sans qu'ils s'en doutent, par un certain empirisme pré-kantien (chap. 9). — Le fondamentalisme repousse habituellement l'étude historico-critique des textes bibliques — il est particulièrement rigoureux à l'égard de l'Ancien Testament dont il était largement débattu à la période où il s'est manifesté et n'admet ni la théorie des sources du Pentateuque, ni la division du livre d'Esaïe, ni la composition tardive de Daniel... — car il voit en elle l'influence d'un rationalisme destructeur de la foi, mais il sait aussi faire appel à la raison quand il défend la réalité du miracle (chap. 8) ou lorsqu'il s'appuie sur l'archéologie (p.ex. sur les travaux d'un égyptologue (!) K.A. Kitchen ou ceux de l'école de W.F. Albright pour assurer la vérité de l'Ecriture. J. Barr dénonce ainsi l'existence d'*une apologétique rationaliste*, consciente ou non, chez les tenants du mouvement fondamentaliste (chap. 5). — Il se montre particulièrement

sévère quand il aborde le problème de la *théologie* élaborée par le fondamentalisme (chap. 6). Celle-ci lui apparaît comme particulièrement pauvre, fragmentaire, sclérosée; elle est sur la défensive — une sorte de ligne Maginot — qui procède par affirmations successives et consiste finalement en une liste de déclarations qu'il faut accepter sans les discuter. Cette théologie réductrice, qui ne tient pas compte de la richesse et de la variété du témoignage biblique, centrée par exemple sur le Sauveur, le péché et la croix, la parousie, ne présente aucune cohérence interne, c'est pourquoi elle se révèle incapable de résister aux diverses pressions que les courants millénaristes, plus ou moins aberrants, lui font subir: faute d'avoir été suffisamment pensée et élaborée, elle ne peut faire face aux élucubrations des sectaires (chap. 7). — En bref, déclare J. Barr, dans l'une de ses conclusions, le fondamentalisme est une religion qui repose sur un monde passé: sur les plans doctrinal, philosophique, personnel, il remonte jusqu'au *XVIIIe siècle* (p. 209)! — Ce rapide aperçu, bien qu'incomplet, montre que le professeur d'Oxford pose de graves questions au mouvement fondamentaliste dont l'influence dépasse le monde anglo-saxon et se fait sentir jusque parmi nous. Nous ne saurions les éluder. J. Barr dévoile les impasses auxquelles aboutit une réflexion qui cherche à défendre la vérité de l'Ecriture plutôt qu'à la proclamer dans sa vulnérabilité, et les contradictions dans lesquelles s'enferme un courant religieux qui se contente d'une courte apologétique sans oser faire face, au nom même de l'Ecriture, aux problèmes réels que le monde et la culture d'aujourd'hui lui posent. Sans doute faut-il rappeler que le fondamentalisme est à sa manière un fruit du Réveil qui a été marqué par un retour à la Bible, mais il est en même temps, et peut-être surtout chez ses tenants les plus extrêmes, le produit d'une peur qui est née, et pas toujours sans raison, de l'école historico-critique et de ses outrances, et du désarroi profond que celle-ci a souvent provoqué parmi les fidèles. Le fondamentalisme qui est examiné ici par un théologien, dont les travaux se sont imposés à ses collègues par leur qualité de rigueur et leur finesse, nous apparaît en définitive comme une mauvaise réponse à une question vraie et que l'Eglise, pas plus que la théologie d'aujourd'hui, ne peuvent ignorer: comment proclamer la vérité de Dieu à partir des documents humains et contingents qui nous en rendent compte.

ROBERT MARTIN-ACHARD

HENRI CLAVIER, *Les variétés de la pensée biblique et le problème de son unité. Esquisse d'une Théologie de la Bible sur les textes originaux et dans leur contexte historique* (Supplements to Novum Testamentum, XLIII), Leiden, E.J. Brill, 1976, 424 p.

Dans cet imposant ouvrage, le professeur Henri Clavier nous offre la somme de plus d'un demi-siècle d'enseignement, de recherches et de réflexion dans les domaines biblique et théologique. Son propos est de mettre en évidence — à travers la diversité de ses expressions — l'irrésistible convergence de la pensée biblique vers son unité ultime, et pour chaque aspect de cette pensée, Clavier en suit les traces, qui vont de l'Ancien vers le Nouveau Testament. Après un bref historique de la question, l'auteur aborde, dans la première partie (pp. 59-313), ce qu'il estime être les quatre courants principaux de la pensée biblique: les «survivances archaïques», le courant mystique, le courant prophétique (dans lequel s'inscrivent les perspectives sapientiales, politiques, sociales et messianiques) et le courant cultuel. Dans la seconde partie (pp. 315-372), il examine le problème de l'unité de pensée, d'abord dans l'A.T., puis dans le N.T., enfin dans la Bible chrétienne (l'A.T. dans le N.T., le N.T. dans l'A.T.). Dans les deux parties de son ouvrage, l'auteur adopte la démarche de l'histo-

rien, plus descriptive qu'analytique, mais sa visée fondamentale reste théologique: montrer la lente émergence, dans la conscience religieuse des auteurs bibliques, du message de l'amour divin, message culminant en Jésus-Christ (pp. 244, 343). Dans cette perspective, Ancien et Nouveau Testament se trouvent liés, même si pour l'Ancien Testament on ne peut parler en général que d'« intuitions », de « pressentiments » ou de « germes noyés dans beaucoup de fécule » (p. 365). En fait, le N.T. pour Clavier couronne et dépasse non seulement l'A.T. mais aussi les plus nobles des intuitions de l'humanité païenne (p. 371). Certes, peu de lecteurs adhéreront à cette vue évolutionniste de l'histoire et de la théologie — qui par moments nous ramène en plein XIXe siècle — certains regretteront aussi que l'ambitieuse synthèse de la première partie, malgré son ampleur et son indéniable richesse, souffre d'une information exégétique quelque peu vieillie, mais aucun d'entre eux ne manquera d'être ému par ce témoignage d'une vie de chercheur passée en dialogue avec la Bible.

ALBERT DE PURY

FRANÇOIS BOVON, *Luc le théologien. Vingt-cinq ans de recherches (1950-1975).* Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestle, 1978, 474 p. (Le monde de la Bible).

Dans cette revue même, F. Bovon a publié en 1976 un article de trente pages sur les *Orientations actuelles des études lucaniennes* (p. 161-190): nous pensons qu'il n'y a pas de meilleure introduction au gros volume qui a paru depuis lors, pas non plus de meilleure recommandation. On y percevait déjà l'étendue des lectures de l'auteur sur tout ce qui a été écrit concernant le troisième évangile et les Actes, son art de ramener à l'essentiel l'apport de tant de travaux, l'indépendance de son jugement, son souci de tracer des avenues qui empêcheront le lecteur de se perdre dans le fouillis des informations. Ces qualités font l'importance du bilan qui nous est présenté sur ce qui a paru depuis vingt-cinq ans sur la pensée théologique de Luc. Vers 1950, l'attention des chercheurs se concentrait surtout sur le déplacement d'intérêt qui détournait Luc de l'eschatologie en faveur d'une manière personnelle de concevoir l'histoire du salut: c'est à cette question et à toutes les discussions qu'elle a provoquées qu'a été consacré le premier chapitre de cet ouvrage. Le dernier chapitre s'occupera des questions ecclésiologiques, qui semblent être passées au premier plan de l'actualité. Au centre, les travaux relatifs à la christologie. Ici encore, le point de vue s'est modifié: alors qu'au début de la période considérée l'intérêt se portait sur la christologie de la documentation utilisée par Luc, il se porte maintenant beaucoup plus directement sur la pensée de Luc, le portrait original qu'il fait du Christ. Ce chapitre central est précédé par la présentation des travaux qui portent sur l'interprétation lucanienne de l'Ancien Testament. Il est suivi par trois chapitres, l'un s'occupant du rôle que Luc attribue au Saint-Esprit, les deux autres s'interrogeant sur l'idée que Luc se fait du salut et de la manière dont on le reçoit. Un ingénieux système de références et le rejet en note des études secondaires permettent de conserver à l'exposé une remarquable clarté. D'excellents index contribuent à faire de cet ouvrage un précieux instrument de travail. Car il est clair que ce bilan est une invitation à se mettre au travail, profitant des orientations qui sont proposées, des pistes qui sont indiquées. Dans les années qui viennent, aucune étude sérieuse de la pensée de Luc ne pourra se dispenser de cet ouvrage.

JACQUES DUPONT

CHARLES HAROLD DODD, *Les paraboles du royaume de Dieu* (Parole de Dieu, 14), Paris, Le Seuil, 1977, 187 p.

Enfin une traduction française de l'ouvrage de Dodd, paru en 1935, et dont aucun interprète des paraboles n'a pu faire abstraction depuis lors. La thèse de Dodd est celle de « l'eschatologie réalisée » : avec Jésus, le royaume de Dieu est arrivé ; la plupart des paraboles s'expliquent par la situation concrète de Jésus ; les éléments futuristes ou apocalyptiques ont une signification symbolique, ou bien furent ajoutés par les premiers chrétiens dans une situation historique nouvelle. Comme le dit fort bien le professeur Moule dans la préface à cet ouvrage : « Même si l'on parvient à résister au charme et à opposer des objections, l'ouvrage demeure éclairant et instructif ».

FRANCIS BAUDRAZ

GIOVANNI TORTI, *La lettera ai Romani* (Studi biblici, 41), Brescia, Paideia, 1977, 307 p.

Le commentaire est précédé d'une introduction contenant notamment un compte rendu détaillé du contenu de l'épître, une considération théologique sur l'éloquence de Paul, un aperçu du rôle prépondérant de l'épître dans la réflexion théologique de l'Eglise — avec l'énumération des principaux points de désaccord entre catholiques et protestants: justice « imputée », baptême efficace « opere operato », p.ex. Le commentaire, surmonté du texte grec et de sa traduction italienne, ressemble à ceux du Handbuch zum NT ancien style (Lietzmann), tant critiqués par les paresseux pour leur sécheresse: des notes brèves dans lesquelles l'interprétation, réduite à l'essentiel, repose sur l'assise d'un travail philologique d'excellente qualité. On ne peut ici entrer en discussion sur les questions théologiques. Mais il faut souligner l'utilité de commentaires de ce type, qui n'offrent au lecteur ni une somme, ni une thèse, mais bien un fil conducteur et un point de départ, bref, un instrument de travail dont il lui appartient d'exploiter les abondantes ressources. (p. 78, ligne 32 trascrizione: lire transizione).

CHRISTOPHE SENFT

FEDERICO PASTOR ROS, *La libertas en la carta a los Gálatas*, Estudio exegético-teológico, Madrid, Eapsa, 1977, 343 p.

Après une introduction consacrée aux aspects essentiels du thème de la liberté dans l'hellénisme, le gnosticisme, l'Ancien Testament et le judaïsme, l'auteur se livre à une étude fouillée de ce même thème dans l'épître aux Galates où il joue un rôle central. Conformément à ce qu'indique le sous-titre, l'ouvrage est divisé en deux parties, la première exégétique et la seconde théologique. Tout d'abord, l'auteur procède à une exégèse approfondie des passages où apparaissent des termes de la famille de *eleutheria*: Galates 2,4; 3,28; 4,21-5,1; 5,13. Puis il élargit le débat en traitant successivement de la liberté par rapport à la loi, de l'œuvre libératrice du Christ, de la liberté comme notion fondamentale de la condition chrétienne, de la liberté en relation avec le comportement éthique et de son aspect eschatologique. — Sans prétendre renouveler complètement le sujet, l'auteur apporte cependant une information utile soit par la discussion de points particuliers, soit par une présentation critique du point de vue de divers théologiens sur le thème qui l'occupe.

JEAN-CLAUDE MARGOT

ANDRÉ DUMAS, *Théologies politiques et vie de l'Eglise*, Lyon, Chalet, 1977, 204 p.

Théologie contemporaire

Il est rare qu'un livre ou un article de Dumas ne soit pas éclairant, mais parfois c'est surtout par la mise en place des termes ou des positions en présence; ici la justesse de l'inventaire, la précision de l'information et la pénétration de la critique sont sans cesse au service d'une contribution constructive dont l'enjeu est décisif. — Après un chapitre I où la nature du politique (comme « prise en compte de la coexistence active de tous les hommes ») est mise en connexion avec la mission de l'Eglise (surtout sa mission de guérison), le suivant dégage les fondements bibliques en soulignant à travers les textes le thème de l'appartenance fraternelle, avec ses aspects conflictuels qui ne sont pas plus voilés qu'ils ne le sont dans l'œuvre d'un Lorenz, d'un Sartre ou d'un Marx, mais aussi avec des modèles de « retrouvailles » suggérés par les récits relatifs à Caïn, à Jacob, à Joseph, et à Jésus lui-même. Puis, après avoir ainsi évoqué des contenus, l'auteur en vient à la méthode, non comme garantie, mais comme vérification, *a posteriori* et comme spécification du point de vue chrétien par rapport à ceux qui ont été proposés dans l'histoire. Il y distingue notamment la tension métaphysique, illustrée par Platon de manière typique, puis la tension métahistorique, ou plus exactement métapréhistorique, puisque selon le marxisme nous sommes encore dans un préambule de la vraie histoire. Face à ces deux modèles qui ont fortement imprégné les théologies politiques, anciennes ou récentes, Dumas propose une tension « métatextuelle », tout en mesurant le glissement qu'il opère en prenant le préfixe « meta » non plus dans le sens d'un « après, au-delà », mais dans le sens d'un « avec », un côte-à-côte avec les textes bibliques, une écoute passionnée d'une Parole qui implique une extériorité de Dieu, altérité plus consistante que ne peuvent la connaître les entreprises dont il se distance. Que celles-ci paraissent plus « grandioses », l'auteur en est fort conscient, comme il l'est des difficultés constantes à surmonter (passages d'écrits de circonstances à l'affrontement de situations très différentes, d'une époque néolithique à une époque industrielle). Il n'en pense pas moins que l'accompagnement des témoignages scripturaires permet une véritable fécondation d'aujourd'hui. Par quelle voie? Celle du recours à une conception commune de la nature ou, à l'opposé, du recours à un futur toujours à inventer? Il préfère parler d'une méthode d'analogie partant d'une histoire particulière pour aller à une existence globale. Un chapitre IV (« Parole et violence ») illustre son propos, en montrant, par-delà Kant et Hegel, comment dans l'éclairage biblique, violence et mensonge apparaissent liés, comment les luttes pour la reconnaissance et la libération sont prises en compte, mais débouchent néanmoins sur un événement par lequel la violence est arrêtée pour que la parole ait le champ libre. Et le chapitre suivant, reprenant l'examen des théologies politiques, constate que, parties souvent de la résurrection, elles ont dû serrer de plus près la signification de la croix. Enfin le chapitre VI, après avoir dénoncé le méfait de certains dualismes (platoniciens, cartésiens et marxistes), invite à distinguer sans les séparer une « vie spirituelle », axée sur l'écoute du Dieu vivant et sur son « agapè » et une « vie politique », comportant des analyses de situations, la première appelée à être motrice de la seconde. Aujourd'hui deux modèles sociaux se proposent comme « candidats au baptême »: le bien commun et la lutte des classes, mais ils doivent subir un examen serré pour que leur parenté avec le fratriarcat conflictuel biblique ne nous fasse pas tomber dans la confusion; la foi sera de prendre part à tout, mais sans donner dans l'idolâtrie; cette foi n'est d'ailleurs pas « une obligation pour bien faire », mais « une liberté de dire » une parole qui met fin à l'idéalisme comme à l'utopie, elle est « levain enfoui et incarné dans la pâte de l'histoire humaine ». — On pourrait craindre un instant que l'hypothèse de travail centrale de cet ouvrage ne résolve trop facilement le problème

d'une théologie politique par un biblicisme clos; opposer en effet le métatextuel au métaphysique ou au métahistorique, n'est-ce pas — de l'aveu même de l'auteur — changer de plan, en laissant finalement sans réponse les questions que soulèvent les deux autres perspectives; est-ce que la pensée biblique conduit à leur élimination ou à leur inclusion? On aimerait plus de précision à cet égard, de même que l'on voudrait voir mieux le rapport entre le thème du fratriarcat et les aspirations modernes à la participation, à l'autogestion... Mais les limites de cet ouvrage n'empêchent pas néanmoins d'apercevoir comment l'auteur, bibliquement enraciné, se laisse interroger sans cesse par des problèmes contemporains dont il ne se débarrasse pas à bon compte et sur lesquels il exerce un discernement pénétrant. Cette double polarité est exemplaire et nous pousse à recommander vivement ces pages à l'attention de chacun.

LOUIS RUMPF

ROLAND SUBLON, *Le temps de la mort. Savoir, parole, désir* (Université des sciences humaines de Strasbourg, Hommes et Eglise, 7), Strasbourg, Cerdic-Publications, 1975, 241 p.

De quelle manière la théologie est-elle interrogée par la psychanalyse? A cette question, l'auteur répond avec les moyens que lui donne sa double formation de docteur en théologie et en médecine, sa double pratique de professeur d'éthique et de psychanalyste ; d'où une manière assez vertigineuse de passer d'un registre à un autre. — Au ch. I, après une évocation des rapports entre science et foi au cours des siècles, la psychanalyse est présentée dans sa perspective lacanienne. Les ch. II et III font apparaître comment, d'une part comme « lieu de la parole », d'autre part comme « lieu de l'imaginaire », la psychanalyse constitue une rupture épistémologique, par sa mise en cause du sujet humain, ce sujet qui ne peut se dire que « métaphoriquement, et ceci pour ne jamais parvenir à l'adéquation du dire ». En effet, l'enfant dans sa conquête du langage commence par se nommer par son prénom ou par « il » avant de dire « je », et le « je » lui-même n'est qu'un tenant lieu du sujet, maintenant « la différence et l'absence où celui-ci se trouve par rapport à la chaîne signifiante ». L'imaginaire lui permet par une suture « d'intérioriser la Loi, de la faire sienne et d'accéder à la culture » ; « mais, l'effet imaginaire consiste à se saisir du signifiant pour en faire une chose, un concept, une certitude ». Dans le ch. IV, l'auteur montre que c'est cette opération qui advient dans la négation de la mort impliquée dans les systèmes gnostiques et dans la néo-scholastique, par l'affirmation de l'immortalité de l'âme, affirmation qui procède précisément du narcissisme. Enfin le ch. V, intitulé : « Le lieu du désir : lieu de la foi », invite à un discours théologique qui ne soit pas clos sur lui-même et qui soit conscient du point à partir duquel il se tient, qu'il s'agisse du langage sur Dieu, de l'élaboration éthique ou de la lecture des Ecritures ; cette ouverture suppose une assomption de la *mort*, qui est « l'inadéquation et le trou sur lesquels se fonde toute la parole ». Ce thème de la mort, qui figure dans le titre de l'ouvrage, mais qui semble curieusement oublié dans toute une partie de l'exposé où il n'intervient qu'en contrepoint, apparaît finalement crucial ; mais on souhaiterait qu'il soit plus explicité dans la conclusion et mis dans un rapport plus net avec « le signifiant résurrection » sur lequel débouche le dernier chapitre.

LOUIS RUMPF

FRITZ BURI, JAN MILIC LOCHMAN, HEINRICH OTT, *Dogmatik im Dialog*, 3 volumes, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1973-1976, 329 p., 226 p., 323 p.

Encore une entreprise inédite! En trois volumes, les systématiciens de l'Université de Bâle présentent un panorama de toute la dogmatique, fruit d'un cours commun qui se voulait dialogue de positions divergentes et cheminement vers une « dogmatique dialogale »: I. Eglise et Eschatologie, II. Théologie – Révélation – Connaissance de Dieu, III. Création et Rédemption. Si l'on regrette de ne pas pouvoir prendre connaissance des discussions tenues après chaque exposé, on imagine tout de même aisément le climat de tension et de confiance, de polémique et d'amitié, de passion et de déception, qui a animé les débats. Chaque thématique est en effet abordée préalablement par un des trois auteurs, donnant toujours une information historique et un aperçu de toute la question; puis les deux autres répliquent, critiquent, prennent position, modifient les perspectives énoncées par le premier. — La même problématique est ainsi présentée sous trois optiques, parfois partiellement convergentes, souvent assez opposées. Elles font en tout cas apparaître trois positions typiques de la théologie actuelle: une théologie biblique et une christologie de l'espérance (Lochman), un criticisme rationaliste qui insiste pourtant sur la problématique du sens de l'existence et sur la responsabilité éthique de l'homme (Buri), une ontologie transcendantale qui fait converger les structures de l'existence et le message de Dieu contenu dans les affirmations biblico-théologiques (Ott). — Ces volumes n'ont rien d'un manuel. Certains chapitres ou exposés se lisent mieux que d'autres. On s'étonne parfois de certains propos... ou on s'en amuse! Mais il faut le reconnaître, l'originalité de l'entreprise mise à part, la lecture de ces textes introduit bien aux différentes manières de comprendre et de présenter la doctrine chrétienne aujourd'hui. La critique est aussi utile, même si les propositions positives alternatives ne satisfont pas toujours. A la suite de cette lecture, une leçon personnelle: on ne peut et on ne doit pas s'installer confortablement dans une position acquise, sinon le dialogue le mieux intentionné tourne en dialogue de sourds. Les présents volumes, si stimulants soient-ils, laissent parfois cette impression...

KLAUSPETER BLASER

In libertatem vocati estis. Miscellanea Bernhard Häring (pour ses 65 ans), édité par H. Boelaars et R. Tremblay (Studia Moralia XV), Roma, Academia Alfonsiana, 1977, 798 p.

En hommage à l'un des moralistes catholiques qui ont le plus fait pour le renouveau de l'éthique catholique, dès 1953, avec la publication de son grand livre *La loi du Christ* (en français, 1956, réédité constamment chez Desclée), ce recueil d'articles lui est offert par ses amis ou disciples. Les 38 articles du livre sont répartis en 4 catégories: 1. Questions fondamentales et méthodologiques; on y trouve entre autres des articles de Congar « Réflexion et propos sur l'originalité d'une éthique chrétienne », Böckle « Der neuzeitliche Autonomieanspruch. Ein Beitrag zur Begriffsklärung », Gustafson « Gospel and Law: a Central Question in Theological Ethics », Curran « Moral Theology today: an Appraisal », Rahner « Über schlechte Argumentation in der Moraltheologie ». 2. Questions exégétiques et historiques, avec des articles en particulier de Durrwell « Vous avez été appelés... », de Schürmann « Die zwei unterschiedlichen Berufungen, Dienste und Lebensweisen in einem Presbyterium. » 3. Questions de morale spéciale, avec des articles de Ratzinger « Ist der Glaube wirklich

« Frohe Botschaft »?», Hamel « La miséricorde, une sorte de justice supérieure?», Peschke « Das Problem der absoluten Sündhaftigkeit der Lüge ». Enfin, une quatrième catégorie, les questions dites de pastorale. L'ouvrage s'ouvre par une bibliographie très complète des œuvres de B. Häring et se clôt sur une notice concernant les collaborateurs du présent volume.

ERIC FUCHS

CHRISTIAN DUQUOC, *Dieu différent. Essai sur la symbolique trinitaire*, Paris, Le Cerf, 1977, 151 p.

L'auteur entend reprendre ici la question de Dieu — mais le Dieu *de* Jésus-Christ — par-delà un regard unilatéralement porté sur le seul Jésus. Il s'agira de valoriser un Dieu *différent* de celui dont vivait la métaphysique grecque de l'absolu. L'auteur s'emploie à remettre en lumière la dimension de création et de liberté appelée par le Dieu biblique contre l'abstraction idéologique (fétichiste et narcissique) qui, toujours à nouveau, tend à faire de Dieu un Dieu *captif*. On appréciera l'enracinement biblique de l'auteur, on le louera du grand sens pédagogique dont il témoigne (ce livre est accessible à tous) et l'on tombera d'accord avec lui quant à la très grande importance de la symbolique trinitaire pour dire le Dieu chrétien (c'est l'un des points les plus convaincants, et le plus décisif, de l'ouvrage). A l'inverse, je ne saurai taire — comme dogmaticien! — un malaise persistant devant certaines expressions de l'auteur, et certaines manières de définir les problématiques en jeu, qui, souvent, frisent une attitude « positiviste ». Pour le dire (trop) brièvement: ce n'est pas encore, je crois, entrer dans le *penser* théologique que d'en revenir simplement au propos biblique et à Jésus (ainsi, la question de l'antériorité chronologique se fait, parfois, subrepticement, primauté de droit, comme si, sous prétexte d'un retour à la « Révélation » — le concept est, ici, typiquement, plus allégué que pensé — *vérité* et *commencement* devaient se conjuguer; exemple: le fort désir de retrouver la symbolique trinitaire dans l'*énoncé* biblique comme tel).

PIERRE GISEL

GIOVANNI MIEGGE, *Dalla « riscoperta di Dio » all'impregno nella società* (Ecrits théologiques), Turin, Claudiana, 1977, 280 p.

Ce volume est un recueil d'écrits théologiques en forme d'articles de revue ou de journal choisis par Claudio Tron, membre de la génération qui a construit et vécu Agapè, le centre de réconciliation des Vallées Vaudoises du Piémont, érigé juste à la fin de la dernière guerre; là-haut, avec tant d'autres dont plusieurs sont devenus pasteurs, il s'est imprégné de la pensée et des recherches que développaient entre autres maîtres G. Miegge. Ce dernier est assez peu connu chez nous, malgré quelques forts ouvrages sur « Luther », « La Vierge Marie », « Pour une foi » et « L'Evangile et le mythe dans la pensée de R. Bultmann ». Il a été victime de notre orientation quasi exclusive vers la théologie allemande et de notre ignorance de l'italien — ou plutôt de notre préjugé qui veut que la théologie italienne ne se fasse qu'en latin! — Miegge est un témoignage intéressant de l'écho que l'œuvre de Barth a eu en Italie protestante. Mais il n'est pas un simple épigone du barthisme, loin de là. Il connaît Bultmann, Tillich, Schleiermacher et sait apprécier la valeur de leur apport; le chapitre 8 le montre clairement (« Nature et dignité de la théologie »). D'autres chapitres sur l'humanisme (10), l'idée chrétienne de Dieu aujourd'hui (30), l'évaluation théologique de l'A.T. dans l'exégèse protestante récente (24), nous révèlent des traits origi-

naux de ses positions. Le chapitre 1 en particulier est une mise en lumière précise de sa christologie en quelques pages bien trempées («Christ Dieu»). — Un grand nombre d'autres articles (30 en tout) complètent ce recueil, tels des coups de projecteurs sur la pédagogie moderne, les relations protestants-catholiques en Italie, l'œcuménisme, le concept de liberté, la politique, la prédestination, science et foi, la création, l'eschatologie. Il est regrettable que si peu de ces articles soient connus en français, puisque seul l'un ou l'autre a fait l'objet d'une publication en notre langue (voir le ch. 28: «Le Notre Père, prière du temps présent», in *Etudes théol. et rel.*, Montpellier, XXXV/4, 1960). — L'introduction de C. Tron donne une rapide biographie et une bonne explication de l'évolution théologique de Miegge. On ne peut que regretter encore une fois les barrières que la langue a posées à son œuvre, car elle méritait une diffusion bien plus ample et témoigne hautement de la valeur du protestantisme italien actuel.

J.-F. REBEAUD

MARIE-JOSÈPHE GLARDON, *Entre le sel de la terre et la statue de sel*, une étude de phénoménologie religieuse de l'Eglise, portant sur les Eglises de langue française en Suisse alémanique, Berne, Herbert Lang, 1976, 318 p.

La thèse de M.-J. Glardon comble une lacune dans notre connaissance du protestantisme suisse et de ses Eglises minoritaires. S'appuyant sur les archives des Eglises françaises de Suisse alémanique, elle consacre la moitié de son ouvrage à tracer l'itinéraire historique de ces sept Eglises qui doivent leur existence à la Révocation de l'Edit de Nantes et à l'hospitalité parfois généreuse, parfois méfiante des Eglises réformées suisses alémaniques. Le «mythe» du Refuge sert encore de principe constitutif à des communautés composées aujourd'hui presque exclusivement de Romands, émigrés pour un temps ou à vie, qui acceptent de s'intégrer en Suisse allemande, mais pas d'en assimiler la culture. Ce dernier concept joue un rôle clé dans l'étude de M.-J. Glardon dont la question centrale tourne autour du rapport religion-culture: ces Eglises de transplant doivent-elles être considérées comme un phénomène de culture ou un phénomène religieux? Cette question accompagne l'auteur quand elle se livre à l'analyse phénoménologique des communautés, de leur culte et du rôle de la langue française, à la fois moyen de cohésion et relais pour assurer le lien avec l'expérience religieuse de l'enfance et son lieu. Ces derniers éléments sont à verser au dossier déjà bien rempli des études portant sur les Eglises de migrants (aux Etats-Unis, par exemple) et leurs problèmes de survie ou de mutation quand apparaît la deuxième génération. — L'auteur a choisi le modèle phénoménologique comme base méthodologique de son étude. Sa connaissance du milieu, son implication dans l'animation pastorale de ces communautés n'ont pas été étrangères à ce choix. On est ainsi riche en données et pauvre en vérification et interprétation. L'auteur en a d'ailleurs bien conscience puisqu'elle considère la phénoménologie comme une approche possible du champ observé et qu'elle appelle de ses vœux d'autres analyses de type différent. On notera au passage un brin de naïveté: la méthode phénoménologique, pas plus qu'une autre, ne délivre celui ou celle qui la pratique des jugements de valeurs (cf. p. 26, 198)! La préoccupation (théologique) de M.-J. Glardon par rapport à son objet de recherche apparaît en filigrane tout au long du livre, ce qui est parfaitement légitime. Elle devient explicite dans un épilogue qui comporte de bonnes questions à suivre non seulement par les responsables des Eglises françaises en Suisse alémanique, mais par tous ceux qui sont attentifs à l'évolution des rapports culture-religion-foi chrétienne.

ROLAND-J. CAMPICHE

Philosophie contemporaire

JEANNE PARAIN-VIAL: *Tendances nouvelles de la philosophie*, Paris, Le Centurion, 1978, 263 p.

Ce livre ne se contente pas d'informer, il juge. Sous ces deux rapports il présente le plus vif intérêt. La position philosophique de l'auteur est trop connue chez nous pour qu'il soit nécessaire de la rappeler ici. Nous avons signalé les ouvrages clairs, vigoureux et denses que Mme Parain-Vial a consacrés à son maître Gabriel Marcel, aux idéologies structuralistes, aux sciences humaines dans leur relation avec l'exigence des faits et la liberté. Elle se lance maintenant dans une entreprise qu'elle juge « dangereuse » et qui risque de « mécontenter tout le monde », mais qui doit répondre « à l'inquiétude de l'honnête homme » (*Préface*). — Cette inquiétude, nous le savons, n'est que trop réelle. La philosophie en France — car c'est surtout d'elle qu'il s'agit — s'est embrouillée jusqu'à tomber dans une confusion qui s'inscrit entre le scepticisme éclectique des uns et le terrorisme intellectuel des autres. Mme Parain entend réagir en s'attachant, une fois de plus, aux valeurs spirituelles, qu'elle juge seules capables de conférer un sens aux efforts de la pensée. Elle fait entendre un cri d'alarme mais aussi un appel à l'espérance. — Trois parties. La première concerne les continuateurs de Nietzsche, Marx et Freud, parmi lesquels les Allemands de l'école de Francfort, Bloch et Adorno, les Français Althusser et Lacan. La seconde porte en titre et en sous-titre: *Les sophistes. De la mort de Dieu à la mort de l'homme.* Il s'agit ici de Sartre, Derrida, Deleuze, de l'humanisme athée, du nihilisme et des « nouveaux philosophes ». Enfin viennent en troisième partie ceux qui, seuls, méritent l'appellation de *Philosophes*, rangés eux-mêmes sous quatre rubriques: *L'humanisme chrétien* (G. Thibon, S. Weil, Cl. Bruaire, le père Toinet et G. Fessard), la *Phénoménologie* (G. Marcel), *Philosophes de l'existence et phénoménologie* (Heidegger, Jaspers, Merleau-Ponty), *Influence de la phénoménologie et des philosophes de l'existence* (G. Berger, M. Henry, Lévinas, Marion, P. Ricœur, P. Boutang). — Ce livre est un acte de foi. L'auteur se fait de la philosophie une « certaine idée » comme de Gaulle s'en faisait une de la France. Elle va de l'avant avec une force de conviction qui entraîne le lecteur. Est-ce à dire qu'elle parvienne toujours à le convaincre? Elle ne se fait elle-même aucune illusion à ce sujet. Elle est, d'autre part, consciente des sacrifices qu'elle a dû consentir en passant sous silence nombre d'auteurs qui eussent mérité d'être cités. — Quant au contenu doctrinal, il est impossible de le discuter ici. Je me bornerai à deux remarques. Quelles que soient l'amitié respectueuse que m'ait inspiré Gabriel Marcel et la vénération dont j'entoure le souvenir de ce grand penseur, la place qu'il occupe dans le livre me semble excessive en regard de celle qui est réservée à Husserl, Wittgenstein, Jaspers et Heidegger, dans un ouvrage qui traite de la philosophie en général et non du domaine français. La seconde remarque concerne l'étiquette de *sophistes* employée pour caractériser des penseurs tels que Sartre (auquel notre auteur consacre quelques excellentes pages). Mme Parain-Vial sait fort bien que ce terme est ambigu. Elle l'emploie ici, de manière explicite, pour désigner un mode d'expression qui, sans être intentionnellement fallacieux, tente d'ériger l'homme en mesure de toutes choses. La sophistique, c'est « l'humanisme athée » dont on nous dit qu'il cherche vainement à combiner deux solutions contraires: réduire l'homme à ses besoins animaux ou le diviniser (p. 121). — Une conviction profonde et sincère anime donc ces pages: la philosophie est « nostalgie de l'être et quête de l'être » (p. 143), recherche de l'invisible à travers le visible, acceptation humble des servitudes humaines sous les deux formes de l'incarnation et de l'enracinement (p. 145). Cette aspiration vers le transcendant s'exprime de cent manières diverses selon les individus et les lieux, mais les langages se recoupent les uns les autres, les divergences attestant « un effort commun vers un but commun » (p. 22, 243). Quant à l'avenir, « il reste entre les mains de Dieu » (p. 243).

RENÉ SCHAERER

FRANÇOIS LAPLANTINE, *Le philosophe et la violence* (SUP, « Le philosophe », 122), Paris, PUF, 1976, 212 p.

Ce livre se propose de soumettre à une « interrogation critique » les grandes solutions philosophiques du problème de la violence et du mal. Cette interrogation repose sur un présupposé fondamental : la philosophie n'est pas une activité autonome de la pensée, mais elle est commandée par des motifs d'ordre religieux ; son point de départ est en effet le « Moi intégral » ou, dans la terminologie de l'auteur, le « cœur » de l'homme, c'est-à-dire le point de concentration de toutes les fonctions humaines, et ce Moi est constitutivement relié à une Origine qui peut être soit l'Absolu soit une modalité du réel absolutisée. Cette relation religieuse « s'exprime dans des motifs principiels qui sont dits par l'humanité sous forme mythique avant d'être repris par la philosophie sous forme théorique » (p. 23). — L'auteur emprunte à P. Ricœur la distinction de quatre « types mythiques » révélant l'origine du mal et montre comment ces types déterminent en se sécularisant des solutions philosophiques. Dans trois cas le motif est dualiste et peut être ramené à l'antithèse forme-matière : il s'agit du mythe orphique et de sa sécularisation platonicienne, du mythe assyro-babylonien et de sa sécularisation germanique (J. Boehme), du mythe tragique et de sa sécularisation nietzschéenne. En revanche le mythe judéo-chrétien et sa sécularisation marxiste s'articulent selon le motif ternaire création-péché-rédemption. — Les motifs principiels ne se présentent pas toujours sous forme d'essences pures. Ils entretiennent des « relations souterraines » susceptibles d'une élaboration philosophique. C'est en particulier le cas, selon l'auteur, chez les scolastiques, puis chez Kant, Nabert, Ricœur et Berdiaeff. Dans les synthèses établies par ces philosophes, le motif dualiste entrerait de diverses manières en composition avec le motif ternaire. P. ex. la pensée de Kant mettrait en rapport le motif création-péché-rédemption avec le motif liberté-nature, dérivant lui-même du motif forme-matière. Mais pour l'analyse critique de M. Laplantine de telles synthèses recèlent « des folies du sens, des impossibilités structurelles » (p. 88). — Cette analyse procède elle-même d'un *a priori* religieux ouvertement déclaré, le motif judéo-chrétien, compris dans le sens de la Réforme. M. Laplantine se réclame en particulier du calvinisme de H. Dooyeweerd, auquel il emprunte le concept de « cœur ». A ses yeux seul ce motif permet à la philosophie d'exclure toute absolutisation d'un « noyau de sens » relatif au détriment des autres et « d'avancer dans la quête énigmatique d'une unité du sens », vers une « anthropologie intégrale » (p. 210). Mais sa conviction ne lui donne pas « l'assurance d'un censeur » (p. 106, n. 1) et les philosophes dont il scrute le plus longuement les présupposés cachés — Kant, Nabert, Ricœur — sont en même temps ses guides. — Ce « décryptage » peut paraître trop schématique et l'on regrette certaines lacunes, p. ex. l'absence de toute référence à l'essai de W. Benjamin *Pour une critique de la violence*, qui constitue, par son recours aux mythes tragique et biblique, une belle illustration du présupposé fondamental. Pour une analyse qui se propose de détecter les motifs religieux sous-jacents à la réflexion philosophique, le champ d'investigation choisi est un terrain privilégié. Mais n'est-ce pas méconnaître la spécificité des divers champs philosophiques que de présupposer de tels motifs derrière « toute entreprise de thématisation philosophique » (p. 25) ? N'y a-t-il pas d'autre part une méconnaissance de la spécificité du concept de violence par rapport à celui de mal dans une enquête qui présente presque constamment le problème de la violence comme identique à celui du mal, sans se demander si le mal implique toujours la violence ou si la violence est toujours un mal ? Par la force avec laquelle il fait surgir les questions fondamentales et l'ouverture qu'il donne à sa recherche, ce livre est néanmoins fort stimulant.

ANDRÉ VOELKE

PIERRE LUCIER, *Empirisme logique et langage religieux — Trois approches anglo-saxonnes contemporaines: R.B. Braithwaite, R.M. Hare, I.T. Ramsey*, Desclée & Cie, Tournai, et Bellarmin, Montréal, 1976, 461 p., (Recherches 17 — Philosophie).

Voici un ouvrage d'information et de transmission culturelle que son sujet et la précision de sa méthode d'exposition rendent précieux au lecteur désirant se familiariser avec des débats qui font la substance de la vie philosophique outre-Manche et outre-Atlantique. L'auteur nous livre le résultat de sa recherche: un enchaînement de trois monographies portant sur un aspect de l'œuvre des philosophes anglais contemporains, l'analyse du langage religieux. Ces études sont composées chacune d'une «première lecture» des ouvrages et des articles ayant un rapport avec le langage religieux, dans les écrits de ses trois auteurs; cette partie donne lieu à autant de recensions ordonnées thématiquement; ensuite une recherche plus approfondie ancre la question de ce langage dans les perspectives plus larges du philosophe; et enfin une «seconde lecture», plus critique, se clôt sur un groupe de thèses synthétiques. — Disons quelques mots de ces trois auteurs: le premier, Braithwaite, est un philosophe de Cambridge, resté toujours très proche de l'empirisme «dur», et qui a connu l'influence de Russell et de l'atomisme logique. Il réfute toute prétention factuelle du langage religieux pour n'en retenir que l'intention morale. Le deuxième, Hare, est un universitaire d'Oxford, le berceau de l'analyse linguistique, chez qui «l'analyse du langage religieux prend de plus en plus l'allure d'une analyse transcendentale qui fait de l'affirmation religieuse la reconnaissance d'un ordre fondamental du monde rendant possibles la recherche scientifique et l'effort moral» (p. 223). Le troisième, Ramsey, devenu évêque de Durham, est un homme d'Eglise soucieux de porter le fer de la polémique à l'intérieur du champ de l'empirisme logique, et il défend la possibilité d'une «révélation interpellante d'un Mystère transcendant» (p. 365). — On voit donc que la série proposée par P. Lucier n'est pas indifférente: ces trois auteurs se définissent par une distance croissante prise à l'égard des thèses fondamentales de l'empirisme logique. Sous ce dernier terme, il faut entendre la philosophie analytique en un sens assez général. Les éléments suivants permettent de la définir: 1. La critique de Hume invalidant toute déduction d'un «ought» à partir d'un «is», d'un devoir à partir d'un état de fait. 2. Les «canons» de l'empirisme logique: seules peuvent «dire» quelque chose les propositions qui énoncent des faits (Wittgenstein I); le principe de vérification est le seul critère de signification (Ayer); un énoncé n'a de sens que par rapport à un emploi qu'on en fait à l'intérieur d'un certain domaine de langage obéissant à des règles définies (Wittgenstein II). Les énoncés religieux sont encore mis en difficulté par le principe de falsification, qui est une variante du principe de vérification: un énoncé qu'aucune situation concrète ne peut rendre faux est à proprement parler non-signifiant (un exemple: la thèse du meilleur des mondes chez Leibniz est tout à fait infalsifiable, par conséquent dénuée de sens du point de vue de l'empirisme logique). — Dans les textes examinés par P. Lucier, le terme de langage religieux est pris dans une acception très englobante, puisqu'il désigne tous les énoncés religieux sans autre détermination. Ce langage est principalement considéré sous son aspect praxéologique, la praxéologie étant une démarche qui tente de mesurer la fécondité et la rentabilité concrète d'un langage, une façon d'approche «par les œuvres» dans un sens intime et public à la fois, qui permet d'éliminer certaines questions ontologiques ou référentielles. Le problème qu'examinent Braithwaite, Hare et Ramsey serait le suivant: face à l'irruption des exigences gnoséologiques de l'empirisme logique, dont il semble évident qu'il est porteur d'une critique radicale de la métaphysique, lesquels des propos publics ou privés de l'homme religieux sont-ils encore tenables et acceptables par la communauté des gens raisonna-

bles et honnêtes? Le langage religieux dont parlent ces philosophes semble très souvent chargé d'une tentative de restauration de la métaphysique rationnelle. — D'où le bilan — attendu — que dégage P. Lucier dans sa quatrième et dernière partie: le débat entre le langage religieux et l'empirisme logique mène à un affadissement du langage religieux en un langage exclusivement moral, qui permet une sorte de vérification, et au renoncement à toutes les prétentions factuelles de ce langage si on respecte les canons de l'empirisme logique (Braithwaite), ou à une rupture avec ce dernier si on maintient les prétentions signifiantes du langage religieux (Ramsey); l'autre issue étant de déboucher dans la philosophie du langage ordinaire ou dans une attitude d'analyse conceptuelle de type transcendental (Hare). — Mentionnons en conclusion qu'une riche bibliographie d'une quarantaine de pages clôt l'ouvrage; elle concerne non seulement les auteurs dont nous avons parlé et leurs critiques, mais encore d'autres questions présentes dans le débat anglo-saxon contemporain: le statut des langages religieux et métaphysique; le statut du langage de l'action et du langage moral; les perspectives générales.

DANIEL SCHULTHESS

MICHEL SERRES, *Hermès IV. La Distribution* (Collection Critique), Paris, Editions de Minuit, 1977, 290 p.

Ce livre — le quatrième d'une série dont les précédents portaient les titres suivants : *La Communication, L'Interférence, La Traduction* — est consacré à la défense de l'idée épicurienne que le monde est fondamentalement chaotique et que l'ordre et la raison sont une exception, un produit improbable du hasard. D'autre part, l'ordre est conçu ici comme résultat et moyen d'une volonté de puissance et de pouvoir. La raison, ce serait la police qui cherche à réprimer le chaos, à refouler le désordre pour le rendre invisible, et à persuader ainsi les hommes que son règne est établi et de plein droit, tandis qu'en vérité, elle ne maîtriserait qu'à grand-peine quelques îlots battus de toutes parts par les tempêtes imprévisibles. Et c'est pourtant à cette raison, au philosophe et au savant alliés au pouvoir, que M. Serres attribue la violence. Car c'est par des stratégies, donc par des moyens belliqueux, qu'elle chercherait à s'arroger un avantage aussi définitif que possible sur les éléments hors la loi. — Pour dénoncer ces stratégies et leur violence, pour crever les illusions de maîtrise que le savoir rationnel tenterait de jeter sur l'humanité, l'auteur procède par accumulation de textes plus ou moins indépendants, voyageant à travers le savoir de notre temps, mélangeant les disciplines et les styles. Critique littéraire, historien des sciences et de la philosophie ou philosophe, l'auteur cherche les idées fixes de la raison dont il voit les stratégies successives se répandre chaque fois, à son insu, dans tous les domaines de la connaissance. Et, sous elles, autour d'elles, toujours il retrouve le désordre premier. Face à cette monotonie de la raison ou de l'ordre, c'est la multiplicité essentielle du chaos ou de la distribution qui est affirmée, la distribution aux mille noms et aux mille formes : nuage, orage, corruption, foule, foire, bruit de fond, etc. Distribution où tout prend naissance : savoir, monde, vie, espace, temps, langages, etc. — La virtuosité de la langue et de la pensée de ce livre sont indéniables. Sa lecture est un voyage plein de découvertes, de scènes, de panoramas et d'éclairs. Et tout ce trajet est orienté par un projet et une idée : accuser l'ordre institué et sa violence, et situer le plus grand bien dans la reconnaissance du hasard et du désordre premier, dans l'abandon à la multiplicité peut-être. Et de ce but, en faire l'affaire de toute la philosophie : « La philosophie n'a plus qu'une

tâche : accuser partout l'occupation des lieux par la soldatesque. » (p. 53). Mais, pour s'opposer à elle, il faut renoncer à ses moyens, rejeter toute méthode, toute martingale devant permettre de gagner à coup sûr, et peut-être même le désir de gagner. Contre Nietzsche et l'ordre de son éternel retour et sa volonté de puissance. « Rompre à jamais sur toute stratégie. La solution non thanatocratique est donc de fragmenter l'espace, déconcentrer les énergies. La seule philosophie possible, c'est-à-dire vitale, consiste à répudier l'universel. Le pluralisme et le polymorphisme. » — N'en est-il point d'autres ?

GILBERT BOSS

RAPHAEL CÉLIS, *L'Œuvre et l'Imaginaire. Les origines du pouvoir-être créateur*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1977, 320 p.

Notre époque se caractérise par l'expérience irréductible de la séparation, du déracinement et de l'errance. L'art, tout particulièrement, manifeste la déréliction et le tarissement de la source créatrice de l'agir humain. Sommes-nous alors inéluctablement condamnés aux seules associations du hasard, au refus d'« entrer dans l'être-là » (47), à un pur jeu, qui seraient bien évidemment récupérés par les pouvoirs totalitaires? L'auteur ne se résigne pas et relève le défi de l'époque. — Certes, cette expérience du tarissement du pouvoir-agir de l'homme rend impossible, aux yeux de Célis, un simple retour à une philosophie de la participation. Mais elle ne nous interdit pas, par contre, d'être à l'écoute de cette « traversée aride en laquelle notre civilisation s'est engagée » (48) et de nous poser la question, du sein même de ce tarissement, des origines du pouvoir-être créateur de l'homme. L'objet de cet ouvrage est alors de dégager ce qu'est l'œuvre, « l'être-œuvre de l'œuvre », où s'enracine toute activité particulière. — Pour y parvenir, Célis va relire des textes de Husserl et de Kant. Pourquoi ce détour par les textes? Dans sa préface, P. Ricœur, commentant ce qu'il pense être l'intention de l'auteur, écrit: « l'expérience est muette, mais les textes parlent encore, parce qu'ils sont la trace non-effacée de ce pouvoir-être créateur » (10). C'est dans ces textes que Célis découvre le concept d'œuvre. Et ce n'est pas un des moindres mérites de ce livre profond et exigeant que d'opérer une lecture créatrice (dont nous ne pouvons rendre compte ici), qui est œuvre en elle-même.

MICHEL CORNU

ERWIN I. J. ROSENTHAL: *Studia semitica*, volume I: *Jewish Themes*, Cambridge University Press, 1971, 368 p. Volume II: *Islamic Studies*, Cambridge University Press, 1971, 224 p.

Ces volumes contiennent la plus grande partie des articles de l'auteur, qui concernent le judaïsme et l'islam médiévaux et sont relatives principalement à la pensée politique. Le volume I traite aussi d'exégèse judaïque, et le volume II des questions relatives à l'islam moderne.

ANTOINE FAIVRE: *L'ésotérisme au XVIIIe siècle en France et en Allemagne*, Paris, Seghers, 1973, 224 p.

On trouve dans ce livre la présentation des principaux ésotérismes d'un siècle qui en compta beaucoup et une histoire de la franc-maçonnerie mystique.

REINER PREUL: *Reflexion und Gefühl. Die Theologie Fichtes in seiner vorkantischen Zeit*, Walter de Gruyter, Berlin, 1969, 164 p.

Etude attentive de la première période de la pensée de Fichte, où la religion occupe une place majeure. L'auteur conclut que la lecture de la *Critique de la raison pure* n'a pas provoqué une rupture aussi grande qu'on le dit parfois dans l'évolution de la pensée de Fichte.

CLAUDE WELCH: *Protestant Thought in the Nineteenth Century, vol. 1, 1799-1870.* New Haven, Yale University Press, 1972, 325 p.

Très bonne histoire de la théologie. De Schleiermacher à Rothe, tous les grands noms de la théologie allemande y figurent, Kierkegaard également, mais aucun français (une ligne d'allusion à Vinet). Pour le lecteur européen, l'intérêt majeur de cet ouvrage réside dans les pages consacrées à des penseurs américains ou anglais: Coleridge, Taylor, Channing, Emerson, Maurice, Bushnell, etc.

Humanität und Glaube, Gedenkschrift für Kurt Guggisberg, édité par Ulrich Neuenschwander et Rudolf Dellsperger. Bern, Haupt, 1973, 256 p.

Trois groupes de contributions: 1. Zwingli et Gotthelf (Locher, K. Zanetti, Hutzli, Buri); 2. Problèmes ecclésiastiques et culturels bernois (Marti, Staehelin, Dellsperger, Meyer); 3. Théologie, philosophie et politique (Blaser, Lindt, Frauchiger, Stamm). Bibliographie des articles et ouvrages publiés par Guggisberg depuis 1966.

Le sacré, études et recherches, Actes du colloque de Rome 1974, édité par Enrico Castelli. Paris, Aubier-Montaigne, 1974, 492 p.

Volume important et significatif par le choix de son thème, comme le sont tous les actes des colloques qu'organise à Rome le professeur Castelli. A relever surtout, les contributions de H. Bouillard (*La catégorie du sacré dans la science des religions*), Paul Ricoeur (*Manifestation et proclamation*), Claude Geffré (*Le Christianisme et les métamorphoses du sacré*). Lecture qui s'impose pour quiconque s'intéresse au problème.

MARCEL XHAUFFLAIRE: *La "théologie politique", introduction à la théologie politique de J. B. Metz*, vol. I, Paris, Le Cerf, 1972, 142 p. (Cogitatio fidei 69).

A certains égards, en théologie allemande, Metz est pour les catholiques ce que Moltmann est pour les protestants. Son élève et disciple, M. Xhaufflaire, a entrepris de mettre sa pensée à la portée des lecteurs français. Ce premier volume situe la "nouveauté" de cette théologie "politique" et passe en revue ses contenus, son ecclésiologie, son éthique, ses incidences actuelles (praxis).

MAURICE CORVEZ: *Dieu cause universelle*, Paris, Téqui, 1973, 70 p.

L'auteur développe la preuve de l'existence de Dieu par la causalité efficiente et présente les objections kantiennes, le point de vue de l'idéalisme, de la phénoménologie, etc.

ANDRÉ ROBINET: *Le défi cybernétique. L'automate et la pensée*, Paris, Gallimard, 1973, 232 p.

L'évolution des machines à lire, traduire, écrire et penser rappelle à l'auteur des textes classiques de Pascal, Descartes, Malebranche et Leibniz et lui suggère d'audacieuses réflexions sur le langage, la vie, la pensée.

THOMAS MOLNÁR: *L'Utopie, éternelle hérésie*, traduit de l'anglais par D. Launay, Paris, Beauchesne, 1973, 270 p.

L'auteur oppose l'utopie au réalisme et la considère comme le fruit d'erreurs de jugement. L'utopie est cependant un type de pensée indéracinable, caractérisé par l'orgueil et le pessimisme.

BIBLIOGRAPHIE

1. SCIENCES BIBLIQUES

J. Barr: *Fundamentalism* (R. Martin-Achard) 313
H. Clavier: *Les variétés de la pensée biblique et le problème de son unité* (A. de Pury) 314
F. Bovon: *Luc le théologien* (J. Dupont) 315
Ch. H. Dodd: *Les paraboles du royaume de Dieu* (F. Baudraz) 316
G. Torti: *La lettera ai Romani* (C. Senft) 316
F. P. Ramos: *La libertad en la carta a los Galatas* (J.-C. Margot) 316

2. THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

A. Dumas: *Théologies politiques et vie de l'Eglise* (L. Rumpf) 317
R. Sublon: *Le temps de la mort. Savoir, parole, désir* (L. Rumpf) 318
F. Buri, etc.: *Dogmatik im Dialog* (K. Blaser) 319
In libertatem vocati estis (E. Fuchs) 319
C. Duquoc: *Dieu différent* (P. Gisel) 320
G. Miegge: *Dalla «riscoperta di Dio» all'impegno nella società* (J.-F. Rebeaud) 320
M.-J. Glardon: *Entre le sel de la terre et la statue de sel* (R. Campiche) 321

3. PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

J. Parain-Vial: *Tendances nouvelles de la philosophie* (R. Schaerer) 322
F. Laplantine: *Le philosophe et la violence* (A. Voelke) 323
P. Lucier: *Empirisme logique et langage religieux* (D. Schulthess) 324
M. Serres: *Hermès IV. La distribution* (G. Boss) 325
R. Célis: L'œuvre et l'Imaginaire (M. Cornu) 326
Notules 327

Ont collaboré à ce numéro 1979–III:

Pierre Gisel (Faculté de théologie de Lausanne), 28, Parc de la Rouvraie, 1018 Lausanne
Miklos Vetö, Professeur, 38, bd de Vitré, F-35000 Rennes
René Schaerer (Faculté des lettres), 1, rue Pierre Fatio, 1207 Genève
Daniel Christoff (Faculté des Lettres de Lausanne), 11, ch. des Fleurettes, 1007 Lausanne
Gabriel-Ph. Widmer (Faculté de théologie de Genève), 25, ch. de Ruth, 1223 Cologny
Guido Küng (Université de Fribourg), 31, rte de la Gruyère, 1700 Fribourg
Daniel Marguerat, Villa Wakonda, 1315 La Sarraz
Bernard Reymond (Faculté de théologie de Montpellier), 16, ch. des Diablerets, 1012 Lausanne
Pierre Bonnard (Institut des Sciences bibliques), 5, ch. de Florimont, 1006 Lausanne

---